

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

La comédie inhumaine

par

ANDRÉ WURMSER

Édition définitive

nrf
Éditions Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1970.*

Pour Aragon.

Avertissement

Ce livre n'est pas de ceux qu'un érudit écrit pour des érudits. L'auteur ne s'est pas penché sur les documents encore inconnus — s'il en subsiste — de la collection Lovenjoul. Les bibliothèques qu'il a fréquentées sont ouvertes à tous. Il n'eut entre les mains aucun inédit. Aussi son premier devoir est-il de rendre hommage aux esprits studieux qui — leur pensée serait-elle aux antipodes de la sienne — ont consacré tant de veilles et parfois une vie tout entière à l'étude des manuscrits de Balzac, de sa correspondance, de sa vie. A ce juste hommage, il doit joindre aujourd'hui sa gratitude pour les balzaciens les plus notoires qui, tous, ont accueilli la première édition de ce livre avec une sympathie et une attention si flatteuses. Mais ce livre n'a pas l'ambition de rivaliser avec les leurs.

Si La Comédie inhumaine a quelque mérite, c'est dans la mesure où son éclairage est inhabituel. Prenant modèle sur Balzac lui-même, je me suis moins soucié d'originalité que de vérité. J'étais satisfait d'avoir écrit que le colonel d'Aiglemont pouvait avoir Montzaigle pour modèle : avant que ce livre ne paraisse, Jean Pommier fit la même supposition ; je l'applaudis de bon cœur. Félicien Marceau, découvrant que Paul Claudel, pour écrire L'Otage, démarqua Une ténébreuse affaire, et remarquant que les noms ont même consonance, Laurence de Cinq-Cygne, Sygne de Coufontaine, regrette que Jean Amrouche s'en soit aperçut avant lui ; j'avais fait ces mêmes observations dans Vendredi voilà vingt-cinq ans : si quelqu'un fit ce rapprochement avant moi, je lui rends bien volontiers son dû. Je n'attache d'importance qu'au sujet de ce livre : la signification de l'œuvre et de la vie d'Honoré de Balzac, l'enseignement qu'elles comportent.

La Comédie humaine pose tous les problèmes fondamentaux de la création littéraire : les rapports du réalisme et du réel, du roman et de l'histoire, de la conscience et de l'œuvre, de la forme et du fond, mais je ne suis pas de ceux pour qui la littérature est une comète indépendante où les livres s'accouplent pour en engendrer d'autres (Le Diable au corps et La Princesse de Clèves ont le plaisir de vous faire part de la naissance de leur fils, Le Bal du comte d'Orgel). Balzac avait horreur du livre inutile. Comme lui, je laisse à plus esthète que moi la littérature insensée, la littérature pour la littérature. Ce n'est pas — le lecteur le verra bien — que je prête peu d'attention à la technique romanesque.

Cela signifie seulement que ce livre s'adresse aux hommes assez humains pour ne pas limiter leur attention à la seule littérature.

Ainsi déterminé, cet ouvrage ne pouvait éviter d'être polémique. Mais s'il m'arrive de récuser des critiques disparus depuis longtemps comme Le Breton ou depuis peu comme Baldensperger, c'est qu'ils me paraissent représentatifs de certaine conception du monde — et par conséquent de la littérature — qui n'a pas disparu avec eux : divers critiques de cet ouvrage l'ont, on le verra, confirmé. Si je cite d'obscurs auteurs, c'est qu'ils livrent ingénument la pensée qu'ils partagent avec de plus habiles. Si des confrères sont pris à partie, ce n'est point par animosité personnelle — il est rare que je les connaisse — ou partisane : plusieurs partagent mes certitudes, et il m'arrivera plus souvent de louer François Mauriac ou Bernard Guyon que de les contredire. Il est probable, ce livre ayant été écrit au cours des vingt dernières années, que certains ne diraient plus aujourd'hui ce que je leur reproche d'avoir dit voilà dix ans¹. Qu'ils ne me croient pas rancunier : c'est aux idées que j'en ai, non aux personnes.

Même la critique le plus contraire² mon intention n'était pas de l'accabler. Nous sommes qui nous sommes. Ce n'est ni « La » critique, ni « Le » critique qui juge La Comédie humaine, mais des critiques qui ne peuvent s'abstraire de ce qu'il savent et pensent de la Révolution française et de la révolution industrielle, connaissances et pensées qui ne sont point étrangères, quoi que la plupart en disent, à la compréhension d'une œuvre dont l'étroite relation avec le monde réel est la principale caractéristique.

Il y a plus : tout critique a sur le monde actuel son opinion. S'il exalte La Comédie humaine, c'est que, monarchiste, ou catholique, ou marxiste, il croit y découvrir sa justification.

Qui a raison et qui a tort, à qui Balzac, c'est ce que j'ai tenté d'expliquer, tant par la démarche de l'homme que par le comportement du romancier face au monde du baron James de Rothschild et du baron de Nucingen : le monde réel.

Les citations de Balzac sont conformes au texte de l'édition de la Pléiade. On voudra bien ne pas tenir pour négligence la répétition de plusieurs d'entre elles, prises sous des angles différents. J'ai réduit, peut-être à l'excès, tout l'appareil de notes et de références, dans l'espoir d'alléger la lecture.

Enfin, je veux que soient assurés de ma reconnaissance ceux qui, tels Pierre Barberis, Jean-Hervé Donnard, Moïse Le Yaouanc, Maurice Regard et Edmond Brua ont relevé dans ce livre considérable et incomplet quelques-unes de mes erreurs matérielles, et ceux qui relèveront, même s'ils en tirent argument contre ma pensée elle-même, les erreurs que certainement il contient encore.

1. Voir la note A à la fin du volume.

2. Disons : M. Bardèche.

LE THÉÂTRE

Les fondations

I

En conquérant le pouvoir, les dignités de la fortune, elle avait comme perdu le sentiment du droit... elle voulait arrêter à elle le mouvement de la liberté. Elle ne voyait plus dans le peuple qu'un compétiteur incommode, un ennemi qu'il fallait repousser à outrance dans les bas-fonds de la société, sous peine de se voir ravir par lui des biens dont elle voulait la possession exclusive.

Daniel Stern.

Le 1^{er} mars 1843, à la Chambre des Députés, M. Guizot prononça son plus immortel discours. Comme il n'était pas seulement historien, mais moraliste, il lui choisit pour cadre la discussion des fonds secrets.

— Il y a eu un temps, temps glorieux parmi nous, dit-il, où la conquête des droits sociaux et politiques a été la grande affaire de la nation, la conquête des droits sociaux et politiques sur les classes qui les possédaient seules. Cette affaire-là est faite; la conquête est accomplie; passons à d'autres.

Le Messager publiait *La Muse du département*; dans quelques mois, le plus fécond de nos romanciers, M. de Balzac, partirait pour Saint-Pétersbourg : la conquête de la gloire était accomplie, il passait à celle d'une comtesse polonaise. Le Théâtre-Français répétait *Les Burgraves*. Aux réunions des cercles socialistes, un jeune ami de Henri Heine écoutait attentivement les ouvriers parisiens : Karl Marx.

Fiers des droits sociaux et politiques qu'ils avaient conquis, les élus de cette petite fraction de la nation qui payait le cens électoral se rengorgèrent. La lutte des classes était terminée.

Par leur victoire.

Daniel Stern, c'est dans *La Comédie humaine* la perverse Béatrix de Rochefide et dans l'histoire la noble Marie d'Agoult, qui pour l'amour de Franz Listz brava le monde et ses préjugés. « L'ironie

de l'égalité légale au sein des inégalités réelles, poursuit son *Histoire de la Révolution de 1848*, l'ironie plus forte encore de la souveraineté populaire criant la faim et gisant sur le grabat apparaissent sous le plus triste jour (...). C'était là pour le gouvernement, *quelle que fût sa forme politique*, le péril véritable. »

II

Il ne fera jamais si noir.

Jacques Gaucheron, *Les Canuts*.

— Vos finances et la prospérité publique, dit M. Guizot, sont dans un état satisfaisant...

Les civilisations, de la cité d'Athènes à la City de Londres, *cachent leurs pieds*. Les albums d'architecture comparent d'élégantes façades : les fondations, ça n'intéresse que les spécialistes. Moi, n'est-ce pas, je suis un artiste, je ne fais pas de politique...

Pourtant, le renouvellement des conditions qui, au xvi^e siècle, « donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce, à la navigation, à l'industrie et assurèrent, en conséquence, un développement rapide à l'élément révolutionnaire de la société féodale en dissolution ¹ » provoque le rapide développement du prolétariat. La population urbaine est à celle des campagnes en 1830 comme 1 est à 6, en 1851 comme 1 est à 3. Parce que « le travailleur agricole, pour prix d'un labeur aussi rude que celui des bœufs qu'il conduit, recueille tout juste assez de blé pour manger un pain noir et grossier ² », l'industrie draine les pauvres paysans qu'elle voue, l'âge ou la crise venus, à une pire pauvreté. Pire : on dénombre dans la Creuse 1 indigent sur 330 habitants et 1 sur 6 dans le Nord, 1 sur 338 dans la Dordogne et 1 sur 9 dans le Rhône. En 1838, Paris, compte déjà 250 000 ouvriers sur une population de 900 000 âmes. « En comprenant tous ceux qui tendent la main pour une aumône, pour de légitimes salaires ou pour les 5 francs accordés à tous les genres de prostitution parisienne, enfin pour tout argent bien ou mal gagné, ce peuple compte 300 000 individus ³. »

Dans la ville étroite et vieillie que la pioche attaque, des ouvriers occupent les greniers, les logements au fond des cours : « Le mouvement de Juillet est dû à la classe moyenne, avec laquelle le peuple de Paris se trouve sans cesse au contact ⁴. » La fureur militaire, rue Transnonain encore, tuera ouvriers et bourgeois pêle-mêle. Mais à

1. *Marx et Engels*, Manifeste du parti communiste.
2. *Leymarie*, Histoire des paysans en France (1849).
3. La Fille aux yeux d'or.
4. *Balzac*, Situation du parti royaliste (1832).

mesure que la ville se renouvelle, les ouvriers sont évincés des quartiers du centre.

Ils peuplent surtout les bouges, les rues terribles où Ferragus est caché. Toutes les grandes cités « renferment un quartier maudit, un véritable ghetto, c'est le quartier des salariés de l'industrie. Là, si vous osez y pénétrer, vous verrez à chaque pas des hommes et des enfants flétris par le vice et la misère, des enfants à demi nus qui pourrissent dans la saleté et étouffent dans des réduits sans jour et sans air ¹ ». Dans les garnis soumis à la surveillance de la police, dans les masures mal closes, où comme à Mulhouse, on vit parfois à deux familles par pièce, dans les chambrées où des clous fichés dans des poutres servent de portemanteaux aux ouvriers logés en communauté, chaque métier ayant son quartier, les enfers « s'annoncent dès le seuil par les fétides vapeurs qui se dégagent des profondes allées, des escaliers étroits dont les spirales sans fin montent péniblement au milieu d'humides ténèbres ¹ ». A Lyon, « l'air emprisonné dans les rues étroites, dans les cours obscures où le soleil ne pénètre jamais exhale habituellement une odeur acide et des miasmes que dégagent soit les immondices contenues en grande quantité dans les maisons, soit la respiration d'un grand nombre d'individus des deux sexes et de tout âge qui vivent rassemblés sous le même toit ² ». A Lille, les pauvres tisserands, si sales que leurs pieds « permettraient de les prendre pour des nègres ³ », sont entassés sur une paillasse et des lambeaux de couverture, entassés au cabaret même, où la plupart ne peuvent s'asseoir. A Nîmes, leurs draps ressemblent à « une sorte de serpillière usée ». Et vous, *Caves de Lille, on meurt sous vos plafonds de pierre!*

Le loyer absorbe souvent le quart du salaire, pour une ou deux chambres infectes, dans ces ruelles que le choléra dépeuple — et dépeuple seules : en 1882, selon Henri Heine, l'Hôtel de Ville délivra aux riches 120 000 passeports — et que l'industrie repeuple, inlassablement. L'ouvrier, « vieux à trente ans », « meurt à l'hôpital quand son dernier terme de rabougrissement s'est opéré ⁴ ».

*Mal vêtus, logés dans des trous,
Dans les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons, amis des ombres ⁵.*

On construit peu, dans les quartiers peuplés; on fit de malheureuses expériences : les gens comme il faut refusent la promiscuité des prolétaires — et à qui, alors, louer les beaux étages? C'est à la

1. *Buret*, De la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre.

2. *Monfalcon*, Histoire des insurrections de 1831 et 1834, cité par *Maurice Moissonnier*, La Révolte des canuts.

3. *Villermé*, Tableau de l'état physique et moral des ouvriers.

4. La Fille aux yeux d'or.

5. *Pierre Dupont*, Le Chant des ouvriers.

Chaussée d'Antin, à la Madeleine¹ que sévit la fièvre spéculatrice. Ce n'est pas pour édifier des maisons ouvrières qu'à la belle saison 25 ou 30 000 maçons s'entassent dans les chambrées autour de l'Hôtel de Ville.

« Il y a quelques années, écrit M. Thiers², vous auriez été logés dans ces affreuses masures puantes et empestées dont nous trouvons encore *quelques restes* dans les vieilles villes de France, et *vous avez des maisons saines et solides.* »

C'est pour d'autres que Pottier chante :

*Grabats sans draps, pied sans soulier,
Froid qui mord, pain qui tarde,
On y meurt de bien des façons !
Entrez dans la mansarde,
Chansons !*

III

M. Victor Hugo. — *Je dis que de tels faits dans un pays civilisé engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire* (Mouvement).

Séance du 9 juillet 1849.

— Quand nous favorisons, poursuit M. Guizot, par une administration régulière le développement de la prospérité publique...

Plus du quart des Parisiens naissent à l'hôpital, plus du tiers d'entre eux y meurent. Il y a, en 1840, 8 millions d'indigents et de mendiants sur 35 millions de Français.

Les ouvriers de tous sexes et de tous âges travaillent treize heures par jour à Saint-Quentin, quatorze à Sedan. Dans les manufactures où l'on ne travaille que douze heures et demie, comme à Roubaix, le temps de présence est de quatorze heures et demie et « le travail journalier se prolonge fréquemment au-delà de ces nombres d'heures, sans que les ouvriers puissent s'y refuser ». Les forçats, eux, ne travaillent que douze heures. Les ouvriers, c'est différent : ce sont des hommes libres.

Ces hommes libres chantent, aux funérailles du général Lamarque :

*Le peuple a faim,
Le peuple est misérable.*

1. Voir César Birotteau, Les Petits Bourgeois, etc.
2. Martial Delpit, dans son rapport sur le 18 mars 1871, félicitera l'auteur de ce beau livre, De la propriété, de l'avoir composé « à l'adresse des sauvages de ce temps-là ».

« Nul doute, dit Frégier¹, que le salaire de l'ouvrier ne soit au-dessous de ses besoins... Les ouvriers malheureux et chargés de famille ne peuvent suffire aux frais de nourriture et d'entretien de leurs enfants avec leur modique salaire... ni en ajoutant celui de leur femme. »

La moyenne de la vie humaine baisse, à Mulhouse, de vingt-cinq à vingt et un ans, *en six ans*.

L'enfer existe. Il est la part du plus grand nombre.

IV

Ils (les propriétaires) ont toute la force nécessaire pour réduire au plus bas prix possible la récompense de la plupart des travaux qu'on leur consacre, et cette puissance est trop conforme à leurs intérêts pour qu'ils renoncent jamais à en profiter.

Necker, 1785.

Fontanarès, l'inventeur, dit de sa machine, dans *Les Ressources de Quinola* : « La vie humaine s'augmente de tout le temps économisé », mais c'est : « Le profit augmente de toute la main-d'œuvre économisée » qu'il faut dire. Ou, comme *Le Député d'Arcis* : le progrès est « un de ces mots derrière lesquels on essayait alors de grouper beaucoup plus d'ambitions menteuses que d'idées (...), un nouveau mot d'ordre pour des ambitions nouvelles ».

Des progrès techniques, l'ouvrier fait les frais. Si les canuts veulent jeter Jacquard dans le Rhône, c'est que le métier Jacquard jette les canuts à la rue. « A la moindre fluctuation, écrit au ministre le préfet du Nord en 1842, les fabriques démontent, un grand nombre d'ouvriers sont renvoyés et le reste éprouve une baisse dans le prix de la journée. »

Non seulement la machine rapproche et aggrave les crises, mais accentuant la baisse des salaires et le chômage, elle permet à l'entrepreneur d'allonger encore l'exorbitante durée du travail. S'il tarde à moderniser son atelier, c'est toujours l'ouvrier, rival malgré lui de la machine du concurrent, que le machinisme écrase : « Dans les industries où la mécanique pénétrait, le salaire de ceux qui s'obstinaient à lutter avec les anciens procédés allait s'amointrissant... Dans les fabriques de tulle, les ouvriers qui en 1823 gagnaient 15 et 20 francs n'avaient plus que 3 francs et même 1 fr. 50 en 1840¹. » Dans le Nord, qui compte déjà un tiers de sa population occupé par

1. H.-A. Frégier, Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de la rendre meilleure.

l'industrie, les salaires baissent de moitié sous la Restauration; « à Lyon, en 1830, un ouvrier ne gagne pas le tiers de ce qu'il gagnait en 1810, ni la moitié de ce qu'il gagnait en 1824¹ ».

Il n'est pas encore nécessaire de tourner, par les dévaluations et les manipulations des prix, l'opposition ouvrière. Le maire de Reims peut dire paisiblement que « si l'on excepte une diminution dans le salaire de l'ouvrier, les années 1832 et 1833 peuvent être comparées aux meilleures années de l'Empire et de la Restauration ». A cette bagatelle près! Villermé, qui laisse de côté les payes les plus basses, établit que de 1836 à 1848, les salaires sont passés, pour l'homme de 2 francs à 1 fr. 78, pour la femme de 1 franc à 0 fr. 77. En bref, de Brumaire à la proclamation de la II^e République, c'est-à-dire pendant toute la vie de Balzac, la vie a plus enchéri que le prix du travail (selon Mercadet, les loyers auraient doublé de 1828 à 1839). Aussi les classes laborieuses sont-elles, en dépit de l'enrichissement considérable de la bourgeoisie, demeurées « dans un état matériel identique et peut-être inférieur à celui où elles étaient à la fin du XVIII^e siècle² ».

Rue du Tourniquet-Saint-Jean³ « par temps pluvieux, des eaux noirâtres baignaient promptement le pied des vieilles maisons qui bordaient cette rue, en entraînant les ordures déposées par chaque ménage au coin des bornes. Les tombereaux ne pouvant point passer par là, les habitants comptaient sur les orages pour nettoyer leur rue toujours boueuse ». Le soleil « illuminait momentanément les ténèbres de cette rue sans pouvoir sécher l'humidité permanente qui régnait depuis le rez-de-chaussée jusqu'au premier étage de ces maisons noires et silencieuses. Les habitants, qui au mois de juin allumaient leurs lampes à 5 heures du soir, ne les éteignaient jamais en hiver ». Là vivent « ces deux laborieuses créatures », M^{me} Crochard et « la pauvre enfant », Caroline : « à toute heure du jour, les passants apercevaient cette jeune ouvrière... le cou penché sur un métier à broder, travaillant avec ardeur »; « le sentiment pénible de sa détresse semblait retenir sa figure attachée sur le métier ». Telle est « la vie que mène à Paris la classe ouvrière ».

Guépin, médecin de Nantes, écrit en 1835 : « Il n'est personne, à moins d'avoir étouffé tout sentiment de justice, qui n'ait dû être affligé en voyant l'énorme disproportion entre les joies et les peines de cette classe. »

De l'ouvrier à domicile, il dit : « Vivre, pour lui, c'est ne pas mourir. »

1. Jean Bruhat, Histoire du mouvement ouvrier français.
2. Avenel, Les Riches depuis 700 ans (1909).
3. Une double famille.

V

La civilisation, avec ses prouesses industrielles et ses torrents de fausse lumière, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Fourier.

En outre, « des crises plus ou moins prolongées compromettent non seulement l'existence de l'ouvrier, mais encore celle de sa famille¹ ». En 1812, apogée de l'Empire, un ouvrier parisien sur trois est sans travail. La crise de 1827 concourt à la liquidation de Charles X : « La Restauration, dit Levasseur², reste sous les coups de cette dernière crise » qui se prolonge jusqu'à 1832. « La détresse commerciale est si forte, écrit Balzac à M. de Pommereul en 1829, que les cotons teints sont 10 sous l'aune. » La crise de 1847 achève Louis-Philippe, aboutit au palliatif des ateliers nationaux et par là aux massacres de Juin, et s'achève à temps pour que le Prince-Président prenne figure de sauveur. Près de deux Lillois sur cinq sont alors à la charge d'établissements charitables; à Paris, « tous les quartiers qui naguère renfermaient les plus grandes usines, Chaillot, les Ternes, les Batignolles, Clichy, Popincourt... tout était désert, plus d'ouvriers au travail³ ». Des enfants, des femmes meurent d'inanition.

Les ouvriers se plaignent : les soyeux déclarent alors que ces imprudents se sont créé « certains besoins factices » — et Thiers explique ces crises, que gravement il dit déjà « de surproduction », par « cet éternel penchant de l'homme à jouir encore plus qu'il ne travaille »; l'ouvrier qui jouit trop, qui ne travaille pas assez, est responsable de « cette grande fougue de production » qui aboutit à « du trop-plein ».

En 1849, le marasme est effarant : « Dans la rue de Richelieu, du boulevard au Palais-Royal, écrit sa mère à Balzac, il y a trente-deux boutiques de fermées... Les théâtres aussi sont bien malades : pas d'argent, pas de spectateurs. » Il y a tout autant de banqueroutes qu'en 1848. Dans les bureaux de prêt sur gages se coudoient « le fashionable qui vient de mettre en gage l'habit qu'il n'a pas payé » — ce pourrait être Balzac — « et l'ouvrier réduit à la misère par la cessation des travaux⁴ ».

Si la bourgeoisie s'ouvre aux plus entreprenants, la classe ouvrière aussi, avec ses « trente mille gueux qui se lèvent à Paris sans savoir

1. *Frégier*, ouvrage cité.

2. Histoire des classes ouvrières en France depuis 1789.

3. *Capefigue*, Histoire des grandes opérations financières.

4. Le Maçon, mœurs populaires, roman de Michel Raymond, pseudonyme de deux auteurs ouvriers, Michel Masson et Raymond Brucker.

où ni comment ils dîneront¹ » est une classe ouverte : sur le bagne. De 1827 à 1841, la criminalité ne cesse d'augmenter. Deux délinquants sur cinq sont des récidivistes : « L'homme pauvre devient gouépeur (vagabond); on l'envoie à la Lorcefée (à la prison de la Force); il en sort poisse (voleur). L'enfant ignorant et abandonné devient pégriot (petit voleur); on l'envoie en prison, il en sort voleur. C'est toujours la même chanson². »

Cette promiscuité des classes laborieuses et des classes dangereuses concourt à former les sentiments bourgeois : longtemps l'ouvrier sera craint et méprisé — l'ouvrier, cette gouape...

De 1826 à 1830, la moitié des crimes suivent des querelles au cabaret. « Le vin, dit Frégier, est pour l'ouvrier plus que pour qui que ce soit une chose de première nécessité. Outre qu'il a pour effet de réparer ses forces affaiblies par le travail, il a le pouvoir d'égayer son esprit et de charmer ses peines. »

VI

... Voit sa fille rentrer sinistre sous la porte
Et n'ose, l'œil fixé sur le pain qu'elle apporte,
Lui dire : « D'où viens-tu? »

Hugo.

— Vous voulez avancer à votre tour, dit, paterne, le Premier ministre, vous voulez faire des choses que n'ont pas faites vos pères? Vous avez raison; ne poursuivez donc plus, pour le moment, la conquête des droits politiques; vous la tenez d'eux, c'est leur héritage. A présent...

Une vague se gonfle dans la sèche poitrine. Il y a quelque chose d'électrique, comme dirait Balzac, dans ce discours.

— A présent, messieurs, à présent...

A présent, règne « la prostitution des vierges affamées » qui épouvante Victor Hugo. Une ouvrière parisienne travaille couramment onze heures pour 15 sous. (Le pain de 4 livres en coûte 17.) L'ouvrière en modes travaille treize heures : même les maisons les plus en vogue ne la nourrissent que de légumes. Colliau, 1, rue Neuve-des-Petits-Champs, notable négociant, éligible, donne 20 sous par jour à la veuve Bridau pour des travaux de tapisserie³. Sur cinq femmes mariées à des ouvriers, quatre sont ouvrières déjà.

1. Balzac, La Chine et les Chinois.

2. Vidocq, Les Vrais Mystères de Paris. On voit, dans le Code des gens honnêtes, de petits voleurs s'exercer, comme dans Oliver Twist, sur des mannequins suspendus par un fil et munis d'une sonnette accusatrice.

3. La Rabouilleuse.



ANDRÉ WURMSER

La comédie inhumaine

Avez-vous lu Balzac ?

La Comédie inhumaine est présentée comme un théâtre : c'est la société du XIX^e siècle dont les principes régissent encore la nôtre et le portrait de celui qui s'est dit son historien, son secrétaire : Balzac ; les cinq actes de la comédie, représentés par l'Argent, l'Histoire, l'Art, la Politique et la Morale, sont divisés en vingt et un tableaux. Dans la dernière partie, la « Critique », André Wurmsér constate que tout se passe comme si un curieux mot d'ordre s'imposait de plus en plus : la question d'argent, à laquelle Balzac prétendait apporter une réponse en s'efforçant de dépeindre une société « qui porte en elle la raison de son mouvement », ne sera pas posée.

La Comédie inhumaine n'est donc pas un livre destiné aux seuls spécialistes ; ce n'est pas à des inédits qu'il doit son intérêt, mais à un éclairage nouveau, si étonnant que cela puisse paraître après tant d'ouvrages critiques, nouveau ou, plus exactement, inhabituel, le seul qui permette de résoudre cette contradiction. Balzac, en effet, qui se prétendit légitimiste et clérical fut à juste titre admiré, vivant, par Karl Marx et par Engels, salué, après sa mort, par Victor Hugo en ces termes : « qu'il l'ait voulu ou non », Balzac « appartient à la forte race des écrivains révolutionnaires ». Il est vénéré, depuis un siècle, par les marxistes du monde entier.

Vivante, polémique, dénuée de toute idolâtrie, cette somme balzacienne passionnera les uns, indignera les autres, mais sans doute aidera-t-elle les honnêtes gens à mieux lire le plus grand romancier du monde.



9 782070 267132



Extrait de la publication

77-X A 26713 ISBN 2-07-026713-X